

Lundi 22 janvier 2024

## Extrait du *Spleen de Paris* de C. Baudelaire (1869)

Le joujou du pauvre

Je veux donner l'idée d'un divertissement innocent. Il y a si peu d'amusements qui ne soient pas coupables ! (...)

*( Quand vous sortirez le matin avec l'intention décidée de flâner sur les grandes routes, remplissez vos poches de petites inventions d'un sol, - telles que le polichinelle plat mû par un seul fil, les forgerons qui battent l'enclume, le cavalier et son cheval dont la queue est un sifflet, - et le long des cabarets, au pied des arbres, faites-en hommage aux enfants inconnus et pauvres que vous rencontrerez. Vous verrez leurs yeux s'agrandir démesurément. D'abord ils n'oseront pas prendre ; ils douteront de leur bonheur. Puis leurs mains agripperont vivement le cadeau, et ils s'enfuiront comme font les chats qui vont manger loin de vous le morceau que vous leur avez donné, ayant appris à se défier de l'homme.)*

Sur une route, derrière la grille d'un vaste jardin, au bout duquel apparaissait la blancheur d'un joli château frappé par le soleil, se tenait un enfant beau et frais, habillé de ces vêtements de campagne si pleins de coquetterie.

Le luxe, l'insouciance et le spectacle habituel de la richesse, rendent ces enfants-là si jolis qu'on les croirait faits d'une autre pâte que les enfants de la médiocrité ou de la pauvreté.

À côté de lui, gisait sur l'herbe un joujou splendide, aussi frais que son maître, verni, doré, vêtu d'une robe pourpre, et couvert de plumets et de verroteries. Mais l'enfant ne s'occupait pas de son joujou préféré, et voici ce qu'il regardait :

De l'autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait un autre enfant, sale, chétif, fuligineux, un de ces marmots-parias dont un œil impartial découvrirait la beauté, si comme

l'œil du connaisseur devine une peinture idéale sous un vernis de carrossier, il le nettoyait de la répugnante patine de la misère.

À travers ces barreaux symboliques séparant deux mondes, la grande route et le château, l'enfant pauvre montrait à l'enfant riche son propre joujou, que celui-ci examinait avidement comme un objet rare et inconnu. Or, ce joujou, que le petit souillon agaçait, agitait et secouait dans une boîte grillée, c'était un rat vivant ! Les parents, par économie sans doute, avaient tiré le joujou de la vie elle-même.

Et les deux enfants se riaient l'un à l'autre fraternellement, avec des dents d'une égale blancheur.

-Le joujou gisait : verbe gésir.

Verbe intransitif du 3<sup>e</sup> groupe / Auxiliaire avoir

Littéraire. Être étendu, couché, sans mouvement. Lire plus

**Remarque :**

Ne s'emploie qu'au présent (*je gis, tu gis, il gît / ci-gît nous gisons*), à l'imparfait (*je gisais, tu gisais, nous gisions*) et au participe présent (*gisant*)

- Fuligineux: Qui rappelle la suie, ou en dégage ; qui en a la couleur
- Synonymes : noirâtre.

Charles BAUDELAIRE. (1821-1867)

## LA VIE DE BAUDELAIRE

### 1.1. DU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND À LA VIE DE BOHÊME

Le jeune Charles Baudelaire est orphelin de père à 6 ans. Lorsque François Baudelaire meurt en 1827, à 68 ans, il laisse une bibliothèque que Charles dévorera dès son plus jeune âge ; il avait fréquenté trente ans plus tôt les philosophes du salon de M<sup>me</sup> Helvétius. Sa mère a alors 34 ans ; elle se remarie l'année suivante avec le commandant Aupick, futur général, symbole de l'ordre bourgeois que le poète détestera.

Écolier brillant mais solitaire, mis en pension à Lyon (1832), puis interne au lycée Louis-le-Grand à Paris (1836), Charles obtient son baccalauréat (1839) malgré un renvoi du lycée pour indiscipline. L'adolescent épris de littérature mène une vie de bohème, rencontre le groupe des Jeunes-France (Nerval, Pétrus Borel) et connaît une première liaison avec Sarah, dite Louchette, prostituée juive du Quartier latin.

Pour l'arracher à cette vie dissipée, sa famille le fait embarquer en 1841 sur un navire en partance pour Calcutta, mais le voyage l'ennuie : il ne va pas plus loin que l'île Maurice, et, après quelques semaines d'attente à l'île de la Réunion, reprend le bateau en sens inverse. Cet unique voyage de dix mois, effectué contre son gré, alimentera toutefois son imagination durant le reste de sa vie.

À son retour à Paris en 1842, Baudelaire fréquente le Club des haschischins (Gautier, Balzac, puis Asselineau, son premier biographe). Il rencontre Jeanne Duval, mulâtresse envoûtante mais infidèle, qu'il continuera à aider après la fin de leur liaison chaotique. À la demande de sa mère, il est privé de l'héritage paternel et se voit imposer la tutelle d'un notaire en 1844, situation humiliante qui n'empêchera pas les nouvelles dettes. Il mènera dès lors une vie de dandy, assombrie par un spleen profond.

### 1.2. UNE MÉLANCOLIE MALADIVE ET CRÉATRICE

CRITIQUE D'ART ÉCLAIRÉ ET TRADUCTEUR

Baudelaire publie à 24 ans sa première œuvre de critique d'art, le *Salon de 1845*. Dans le *Salon de 1846*, il laisse éclater son admiration pour le peintre romantique **Eugène Delacroix**.

En 1847, il rencontre la belle actrice Marie Daubrun, en laquelle il pense avoir trouvé sa muse. La même année, il découvre l'œuvre en prose de l'Américain **Edgar Poe**, qu'il traduit (*Histoires* [1856], *Nouvelles Histoires extraordinaires* [1857], *les Aventures d'Arthur Gordon Pym* [1858]) et qu'on lit toujours dans sa traduction. Poe incarne pour le jeune poète la synthèse idéale entre inspiration et lucidité critique et lui fait comprendre combien l'amour de la beauté est incompatible avec l'utilitarisme du monde industriel.

## RÉVOLTÉ PÉTRI DE CONTRADICTIONS

Dans l'élan de la **révolution de 1848**, lors de laquelle Baudelaire exhorte les insurgés à fusiller son beau-père, le général Aupick, devenu commandant de l'École polytechnique, il se lance dans le journalisme : il prend conscience des souffrances des déshérités et fonde, avec d'autres quarante-huitards, une éphémère feuille révolutionnaire, *le Salut public*. Il fréquente également le peintre **Courbet, Poulet-Malassis**, son futur éditeur, et le critique littéraire **Sainte-Beuve**.

Mais cette bouffée d'optimisme humaniste et socialisant ne survivra pas au **coup d'État de 1851**, après lequel Baudelaire s'en tiendra au dandysme aristocratique. Faisant figure de réactionnaire à un moment où les intellectuels se devaient d'être républicains, il taxe l'anticléricisme de démagogique, et dénonce la confusion du progrès matériel et du progrès moral.

## INCOMPRIS, CONDAMNÉ, MALADE

Mal dans sa peau aussi bien que dans la société, il est en proie à une mélancolie malade que les excitants et stupéfiants apaisent et attisent tout à la fois : le vin, le haschisch, l'opium (laudanum) et l'alcool seront le sujet, en 1851, de l'article « Du vin et du haschisch » - et, en 1860, de son essai sur *les Paradis artificiels*.

Baudelaire rencontre en 1852 **Apollonie Sabatier**, surnommée par Théophile Gautier « la Présidente », dont il fréquente le salon et qu'il courtise platoniquement pendant cinq ans. Gagnant tant bien que mal sa vie par ses articles de critique d'art, il est connu des cercles littéraires, mais ses poèmes publiés en revue trouvent peu d'écho auprès du public.

**En 1857**, la publication du recueil des *Fleurs du mal* vaut au poète et à son éditeur une condamnation en correctionnelle (Procureur Pinard, le même que pour Flaubert) - pour « outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs » -, qui n'empêchera pas toutefois une deuxième édition en 1861, mais sensiblement modifiée (les six pièces condamnées sont retranchées, de nouvelles sont insérées).

**En 1864**, Baudelaire fuit en Belgique pour échapper à ses créanciers, et y passe deux ans en donnant quelques conférences. Mais sa santé se dégrade, conséquence d'une syphilis contractée dans sa jeunesse. Victime d'une attaque, atteint d'hémiplégie et d'aphasie.

**En juillet 1866**, on le ramène à Paris. Il est aussitôt admis dans la maison de santé du docteur Guillaume Émile Duval (1825-1899), aliéniste réputé. L'établissement se trouve 1, rue du Dôme. Le poète y occupe, au rez-de-chaussée du pavillon situé au fond du jardin, une chambre bien éclairée ornée de deux toiles d'Édouard Manet, dont la *Maîtresse de Baudelaire*, peinte en 1862, aujourd'hui au musée des Beaux-Arts de Budapest.

C'est là qu'il meurt, à 46 ans, rongé par la syphilis, **le 31 août 1867**, à onze heures du matin. Le lendemain, Narcisse Ancelle, son conseil judiciaire, et Charles Asselineau, son ami fidèle, déclarent le décès à la mairie du 16<sup>e</sup> arrondissement et signent l'acte d'état civil.

Le même jour, il est inhumé au cimetière du Montparnasse (6<sup>e</sup> division), dans la tombe où repose son beau-père détesté, le général Aupick, et où sa mère le rejoint quatre ans plus tard.

## 2. LES ÉCRITS JOURNALISTIQUES ET CRITIQUES DE BAUDELAIRE

### 2.1. UNE VOIX SINGULIÈRE

Les écrits journalistiques et critiques de Baudelaire (*Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains*, *Salons* de 1845, de 1846 et de 1859, *l'Exposition universelle* de 1855, *le Peintre de la vie moderne* et autres *Curiosités esthétiques*) précèdent en grande partie son œuvre poétique et permettent de mieux comprendre celle-ci. Ils éclairent le grand débat littéraire du demi-siècle qui voit se croiser les dernières voix du romantisme (→ **le romantisme en littérature**), les aspirations radicales du formalisme des Parnassiens (→ **le Parnasse**), le réalisme et le positivisme. L'analyse de tous ces courants lui permet de se frayer sa propre voie.

### BAUDELAIRE PARMIS LES GRANDS COURANTS LITTÉRAIRES DE SON TEMPS

Le jeune poète se sent proche des romantiques, dont certains resteront ses inspirateurs : Chateaubriand, Petrus Borel, Balzac, Sainte-Beuve surtout, dont les *Poésies* et *Pensées* de Joseph Delorme sont pour lui le modèle du recueil lyrique. Comme les romantiques, Baudelaire éprouve l'écartèlement entre les forces du désir et l'impuissance de l'action et de la création, incarné dans le personnage de Samuel Cramer, le héros de son unique nouvelle, *la Fanfarlo* (1847). Mais il refuse l'épanchement larmoyant aussi bien que les facilités de l'écriture.

Inversement, s'il admire **Théophile Gautier**, pionnier de « l'art pour l'art », « poète impeccable » dont il gardera le sens de la rigueur et de la perfection formelle, il juge son

formalisme sclérosant : il ne saurait y avoir pour lui de perfection sans émotion, de beauté pure et de style idéal.

## 2.2. EN QUÊTE DE L'ART MODERNE

C'est chez les peintres de son temps, comme **Constantin Guys**, et chez certains musiciens, comme Liszt, Beethoven et surtout **Wagner**, que Baudelaire reconnaît la qualité qui, pour lui, doit être au cœur de toute création et permet d'échapper au dilemme entre l'épanchement de l'émotion et le statisme de la beauté éternelle : le mouvement qui « dynamise » l'œuvre et bouscule l'état émotionnel de qui la contemple.

### LA MODERNITÉ SELON BAUDELAIRE

La peinture permet à Baudelaire de définir la notion de modernité : être moderne consiste non pas à magnifier son époque (comme peut le faire Balzac) mais à dégager du présent, du quotidien et des circonstances fugitives ce qu'ils peuvent contenir d'immuable et de poétique. Pour Baudelaire, Brueghel l'Ancien, Watteau, Goya furent ainsi tout autant « modernes » que **Daumier**, **Courbet** ou **Manet**, pour avoir su « tirer l'éternel du transitoire ».

**Delacroix** surtout est pour Baudelaire l'emblème d'une esthétique nouvelle, en ce qu'il dépasse la simple imitation de la nature pour exprimer par le regard qu'il porte sur le monde une émotion et une spiritualité singulière. Conséquence de cet anti-réalisme : aux yeux de Baudelaire, **le beau s'oppose radicalement au vrai**, il est toujours bizarre et suppose l'artifice - celui des décors de théâtre, du raffinement dandy, de l'art du maquillage.

(un « guide Gallimard » consacré à Baudelaire s'intitule « **Le soleil noir de la modernité** »)

## 3. DEUX CHEFS-D'ŒUVRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE

### 3.1. LES FLEURS DU MAL

L'architecture du recueil, profondément remaniée entre 1857 et 1861, vise à dessiner un itinéraire unifié là où la vie et l'histoire n'avaient tissé qu'une suite de hasards ou d'incohérences. Les six sections de l'édition de 1861 (*Spleen et Idéal*, *Tableaux parisiens*, *le Vin*, *Fleurs du mal*, *Révolte*, *la Mort*) sont autant de « stations » de la démarche du poète.

### LA DUALITÉ DU BIEN ET DU MAL

La première, « *Spleen et Idéal* » (85 poèmes sur 126), décrit la double postulation d'un être déchiré entre sa soif d'une idéalité et d'une pureté perdues et son enlèvement dans les tourments du quotidien, en un mot ce « **spleen** », mot anglais qui résume pour Baudelaire toutes ses souffrances morales et physiques.

Les quatre sections suivantes envisagent tous les « paradis artificiels » que s'invente l'homme dans son désespoir : les « Tableaux parisiens » montrent la ville comme un condensé de la laideur et du mal, mais aussi comme un espace magique où il fait bon se perdre ; suivent les rêves trompeurs promis par « le Vin », puis par « les Fleurs du mal » elles-mêmes, à savoir les vices et péchés de la chair, les femmes damnées voisinent avec les Béatrice et les Vénus, et enfin la « Révolte », où le poète s'adonne aux blasphèmes, adressant ses suppliques à cette autre grande figure de la marginalité et de la déchéance qu'est Satan.

La dernière section, « la Mort », dit l'espoir d'une réconciliation et d'un salut dans le miracle d'un dernier voyage.

**Les fleurs du mal** sont probablement le premier grand recueil poétique fondé sur une esthétique ouvertement « contre nature », par laquelle Baudelaire se démarque autant de ses aînés romantiques que de ses contemporains formalistes et parnassiens. Peignant des charognes, des cerveaux gangrenés et des fontaines de sang là où d'autres voyaient des trésors de beauté, Baudelaire dit l'abomination, le mal qui « se fait naturellement » et le crime « dont l'animal humain a puisé le goût dans le ventre de sa mère ».

### 3.2. LE SPLEEN DE PARIS

Les cinquante petits poèmes en prose du *Spleen de Paris*, rédigé à partir de 1857, resté inachevé et édité de manière posthume en 1869, prolongent cette thématique. Il s'agit d'un ensemble de nouvelles, de dialogues, d'allégories, de scènes de rue, de fictions fantastiques ou policières à la manière d'Edgar Poe et de rêveries lyriques plus conventionnelles (dont plusieurs doublets en prose des poèmes versifiés). Baudelaire tente là des « essais de poésie lyrique dans le genre de *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand », mais en appliquant « à la description de la vie moderne [...] le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne, si étrangement pittoresque ».

De fait, Baudelaire n'a jamais mieux exprimé que dans ces textes l'errance du poète dans le monde du quotidien, débusquant l'ignoble, guettant le grotesque, soupçonnant le mystérieux et suggérant le sublime. Les poèmes en prose disent l'univers discordant et étrange du Paris d'Hausmann sous le regard critique du poète.

## L'ŒUVRE FONDATRICE DU SYMBOLISME

Dans la mesure où, pour Baudelaire, l'art consiste à « créer une magie suggestive contenant à la fois l'objet et le sujet, le monde extérieur à l'artiste et l'artiste lui-même » (*l'Art philosophique*, 1868), il est juste de voir en lui l'inventeur du symbolisme et l'initiateur de la poésie moderne. Ce symbolisme s'enracine dans l'idéalisme hérité de **Platon**, l'illuminisme d'**Emanuel Swedenborg** et le spiritualisme d'**Hoffmann** (à qui Baudelaire emprunte la théorie des synesthésies, perceptions simultanées) ou d'Edgar Poe.

